

# Le Temps

DIMANCHE 23 OCTOBRE 1905.

QUARANTE CINQUIÈME ANNÉE. — N° 16193.

J'ai cité, l'autre jour, le dernier tercet des *Conquérants*, de José-Maria de Heredia, et j'ai comparé ce tercet à quelques vers latins d'Etienne de La Boétie, ainsi conçus :

..... vasta per æquora nauta  
Ingressi, vacuas sedes et inania regna  
Viderunt, solemque alium terrasque recentes,  
ET NON HÆC, ALIO PULGENTIA SIDERA CÆLO.

C'est l'image finale du sonnet hérédien, avec moins de splendeur et de précision. A ce propos, un des plus brillants officiers de notre marine m'écrivit pour me demander si Etienne de La Boétie et José-Maria de Heredia — l'un, excellent humaniste, et l'autre, artiste supérieur — étaient des astronomes bien orthodoxes...

Cherbourg, le 15 octobre 1905.

Monsieur,

Dans votre dernière « Vie littéraire » du *Temps*, vous citez le dernier tercet du fameux sonnet de Heredia,

Où, penchés à l'avant des blanches caravelles,  
Ils regardaient monter en un ciel ignoré  
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

Pourquoi faut-il que ces vers célèbres et délicieusement harmonieux renferment une image matériellement fautive et impossible ?

Les caravelles, partant à la découverte de l'Amérique, faisaient route à l'ouest. Les matelots, penchés à l'avant, regardaient donc l'horizon du côté de l'ouest. Or, les astres ont l'habitude de se lever à l'est. Lorsque, en mer, vous regardez l'occident, vous voyez les étoiles disparaître derrière l'horizon, mais c'est de l'autre côté que vous les voyez sortir de la mer.

Extraits :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k238406t/f2.item>

Plusieurs fois, me trouvant en présence de M. de Heredia, j'ai été tenté de lui faire cette remarque; mais je n'ai point osé — et j'ai eu bien raison — dire une chose qui eût pu ennuyer le grand poète. Aujourd'hui qu'il n'est plus, je me permets, moi marin, de vous faire part de cette réflexion, qui m'a souvent hanté, en mer, alors que pendant les nuits admirables des Tropiques, je voyais les étoiles faire tout le contraire de ce que disaient mes lèvres quand elles leur chantaient ces vers classiques des *Trophées*.

Veillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

A. M.  
capitaine de frégate.

Je ne suis pas astronome, hélas ! Et sur ce sujet des « étoiles nouvelles », il faudrait recourir aux lumières spéciales de l'Académie des sciences, notamment aux clartés de MM. Janssen, Maurice Loewy, Callandreau, Radau, etc. Mais je me rappelle que cette objection astronomique avait été faite à Heredia. Il m'en parla un jour, en sortant de chez Gaston Paris. Il était fort préoccupé de cette difficulté. Car il était malaisément content de lui-même et rêvait de réconcilier la poésie et la science dans le prodigieux raccourci de ses tableaux éblouissants et véridiques. Je me souviens très bien des propos qu'il me tint alors, avec l'impétuosité cordiale et familière dont il était coutumier.

— J'ai pris une voiture, me dit-il, et je suis allé tout droit à l'Observatoire pour consulter le savant M. Charles Wolf (alors directeur de cet établissement, et par surcroît membre de l'Institut, et aussi je crois du Bureau des longitudes). Je lui ai soumis mon sonnet. Il s'en montra satisfait. Et je suis sorti de son cabinet absolument rassuré...

Telles furent les paroles du poète José-Maria de Heredia. Il était très soucieux d'exactitude. Il me faisait songer à ces poètes d'Alexandrie, qui furent si savants en toutes sortes de sciences... Je le comparais quelquefois à cet ingénieux Callimaque, qui chanta la chevelure de la reine Bérénice, métamorphosée en astre, et qui abrita son fantasque poème sous l'autorité scientifique de l'astronome Conon. Je crois, d'ailleurs, que parmi toutes les constellations, celle que Heredia préférait, c'était la constellation de la Lyre.

Puisque cette question des origines, et pour ainsi dire, de la « genèse » des *Trophées* intéresse nos lecteurs, je cède bien volontiers à la tentation d'enregistrer ici quelques remarques faites au cours d'une lecture attentivement émerveillée et qui pourront servir plus tard de contribution à l'histoire de l'art poétique lorsqu'on soutiendra des thèses en Sorbonne sur José-Maria de Heredia et son temps.

J'ai sous les yeux un vieil exemplaire des œuvres de Du Bartas, qui appartient à la bibliothèque de l'Arsenal, et qui me fut prêté, fort obligeamment, par José-Maria de Heredia lui-même, en un temps où j'essayais de faire mieux connaître ce poète injustement relégué dans un oubli profond — ce précurseur que Goethe admirait et dont Milton fut le disciple. Cet ouvrage comprend sept tomes, d'un format commode et portatif ; il fut imprimé en 1601, « pour Jacques Chouet ». Le premier tome porte ce titre un peu long et noblement pompeux : *Les Œuvres poétiques de G. de Saluste, seigneur Du Bartas, prince des poètes françois* : la *Première semaine* ; la *Seconde semaine* ; les *Pères* ; la *Loy* ; les *Trophées* ; la *Magnificence* ; *Jonas* ; le *Lépanthe* ; le *Cantique de la paix* ; la *Victoire d'Ivry* ; plus la *Judith* ; l'*Uranie* ; le *Triomphe de la foy* ; les *Neuf Muses*...

Ce beau titre des *Trophées*, malheureusement terni par la poussière séculaire où étaient ensevelies les œuvres de Guillaume de Saluste, seigneur Du Bartas, Heredia l'a relevé fièrement, comme un drapeau tombé dans une rude bataille. La postérité, oublieuse des *Trophées* de Du Bartas, ne connaîtra plus que les *Trophées* de José-Maria de Heredia.

Ce fait nous montre, une fois de plus, le culte dévot que l'auteur des nouveaux *Trophées* avait voué aux poètes de la Renaissance française. Il connaissait admirablement, il aimait fidèlement Pierre de Ronsard, Rémy Belleau, Antoine de Baif, Joachim du Bellay, toute la Pléiade. C'est à Ronsard qu'il emprunta cette devise, qui sert d'épigraphe à ses *Trophées* :

L'amour sans plus du verd Laurier m'agrée.

Après avoir lu le *Livre des amours*, de Pierre de Ronsard, il fit un sonnet :

Jadis plus d'un amant, aux jardins de Bourguell,  
A gravé plus d'un nom dans l'écorce qu'il ouvre,  
Et plus d'un cœur, sous l'or des hauts plafonds du  
[Louvre,

A l'éclair d'un sourire a tressailli d'orgueil.

Qu'importe ? Rien n'a dit leur ivresse ou leur deuil,  
Ils gisent tout entiers entre quatre ais de rouvre  
Et nul n'a disputé, sous l'herbe qui les couvre,  
Leur inerte poussière à l'oubli du cercueil.

Tout meurt. Marie, Héténe et toi, frère Cassandre,  
Vos beaux corps ne seraient qu'une insensible cendre,  
— Les roses et les lys n'ont pas de lendemain, —

Si Ronsard, sur la Seine ou sur la blonde Loire,  
N'eût tressé pour vos fronts, d'une immortelle main,  
Aux myrtes de l'Amour le laurier de la Gloire.

C'est en artiste qu'il faut aimer ces grands ar-

tistes de la Renaissance, ces incomparables humanistes que Boileau a voulu chasser du Parnasse à coups de fêrule. S'ils furent grands par leurs ambitions, s'ils furent incomparables dans leur art ; s'ils méritent d'être inscrits immortellement au « livre de maîtrise » et sans cesse honorés du « verd Laurier », c'est qu'ils aimèrent passionnément les beaux vers, les phrases harmonieuses, les femmes dignes d'amour, les statues rayonnantes d'éternelle jeunesse et la grâce des jardins en fleurs. Ils sentaient, par l'effet d'un sûr instinct et d'une sorte de divination esthétique, la parenté nécessaire de tous les arts. Ils vivaient très volontiers dans l'entretien des peintres, des sculpteurs, des architectes et des musiciens. Leurs poèmes sont dédiés à Pierre Lescot, à Jean Goujon, à Janet Clouet, comme les sonnets de Heredia sont dédiés au maître émailleur Claudius Popelin ou au grand peintre Puvis de Chavannes. On les comprend mieux, on les devine, on les connaît davantage lorsqu'on a lu les *Trophées*. Car les meilleurs commentateurs des poètes, ce sont les poètes.

GASTON DESCHAMPS.